

PIERRE-ÉDOUARD DELDIQUE

*Le Roman de
la Loire*



éditions du

ROCHER / VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des lieux et destins magiques*

LE ROMAN DE LA LOIRE

Du même auteur

- Ce grand malade » Sarkozy vu par la presse européenne,* Fayard, 2008.
- Fin de partie à l'ONU. Les réformes de la dernière chance,* Lattès, 2005.
- Écrits d'Afrique* (sous la direction de Jean Hélène), La Martinière, 2004.
- Faut-il supprimer l'ONU ?*, Hachette Littératures, 2003.
- Couleurs du monde. Petit voyage au cœur des habitudes des peuples*, illustrations de Cabu, Horay, 2002.
- Les Têtes de Turcs. Un tour du monde des préjugés sur les peuples*, illustrations de Cabu, Horay, 2000.
- Le mythe des Nations unies. L'ONU après la guerre froide*, Hachette Littératures, 1994.
- L'ONU, combien de divisions ?*, Dagorno, 1994.
- Globe Doctors* (avec Catherine Ninin), Belfond, 1991.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

2

Avant la Renaissance

Avant de parcourir par étapes le cours de cette enchanteresse, et découvrir ainsi l'écrin royal qu'elle offre encore à notre regard, celui qui a tant inspiré les bâtisseurs de châteaux de la Renaissance, il nous faut parler un peu de ce qui s'est passé avant ces temps glorieux, revenir un instant à des époques obscures, non moins chargées de bruits et de fureur que celles qui les ont suivies.

Il serait inconvenant de ne pas avoir d'abord une pensée pour les Romains qui, évidemment, ont aussi succombé aux charmes de la Loire. Au bord de ses berges de sable, ils y ont bâti de petites cités devenues majeures et des ponts dont subsistent encore quelques vestiges.

Ensuite, même s'ils ont fait peur, nous devons aussi nous souvenir de ceux que l'on a appelés les Barbares. Eux se sont jetés sur elle sans retenue aucune. D'où leur nom. Difficile aujourd'hui en voyant couler ses flots paisibles, insouciant, le long d'une jetée de pierre abandonnée, entre les pavés disjoints desquels la nature a repris le dessus en laissant s'échapper des herbes folles, d'imaginer ces hordes de Burgondes, Vandales, Suèves et Alains en train de se ruer vers ces paisibles cités des bords de Loire. Nous y sommes pourtant contraints car ces guerriers sont venus piétiner l'herbe de ses flancs et ont abusé d'elle. Cependant les Huns d'Attila ont été contraints d'arrêter leurs courses au bord du fleuve grâce à un certain saint Aignan,

évêque d'Orléans, en 451. Qu'il en soit à jamais remercié.

Et Clovis ? Et les Francs ? Grégoire de Tours, évêque de la ville au VI^e siècle, et chroniqueur de son siècle, écrit dans son *Histoire des rois francs* :

Alaric, roi des Goths, voyant Clovis soumettre tant de nations, lui envoya des députés chargés de lui porter ce message : « Si mon frère le trouve bon, je désirerais, avec la grâce de Dieu, avoir une entrevue avec lui. » Clovis y consentit et vint à la rencontre d'Alaric. L'entrevue eut lieu dans une île de la Loire, non loin du bourg d'Amboise, dans le territoire de Tours. Ils s'entretinrent assez longtemps et, après avoir bu et mangé ensemble, ils se séparèrent en se promettant une amitié réciproque.

Apaisant climat de la Loire, émoullent air fluvial, pacifique contrée. Un déjeuner sur l'herbe de ses rives suffit à calmer l'ardeur de deux guerriers. Sur la jetée abandonnée, dans la région dont parle Grégoire, on voit bien des îles. Serait-ce là qu'eut lieu cette rencontre ? Qu'importe, car, finalement, elle fut sans lendemain. Comme le souligne en effet l'évêque, quelque temps plus tard, du côté de Poitiers, « après avoir mis en fuite les Goths, Clovis venait de tuer leur roi Alaric, lorsque deux ennemis, s'élançant tout à coup contre lui de chaque côté, lui portèrent un coup de lance dans les flancs. Mais sa cuirasse et la rapidité de son cheval lui sauvèrent la vie ».

Tant d'efforts pour en arriver là. Rude époque que celle des Chilpéric, Childebert, Clotaire, Frédégonde, Mérovée, Clodéric ou Gontran.

Elle n'avait rien à envier à celle des redoutables Normands. Ceux-là ont suivi le cours de la Loire à la recherche de richesses à rafler illico. Nantes réduite en cendres en 843. Tours à trois

reprises aux VIII^e et IX^e siècles. Orléans quatre fois entre 856 et 879. Ainsi s'imposa la terreur dans cette partie de la Francie occidentale.

Puis il y eut ces seigneurs guerroyant sans relâche afin d'étendre ou de défendre leurs fiefs. Le fleuve, ce bel indifférent aux querelles humaines, vit alors s'ériger des forteresses et des châteaux forts. Les comtes de Blois ou d'Anjou étaient plus puissants que le roi. Vers l'an mil, Foulque Nerra et Thibaud le Tricheur contrôlaient une bonne partie de la vallée.

C'est son privilège. Depuis que la Loire est Loire, elle est le témoin de l'histoire. Elle s'en serait bien passée car elle a donc été le témoin numéro un de ses violences et de ses injustices. Si elle pouvait nous raconter ce qu'elle a vu, entrevu, aperçu.

Eh bien, elle nous parlerait sans aucun doute de l'héroïne légendaire de la France, Jeanne d'Arc, qui quitta sa Lorraine pour rejoindre le roi de France Charles VII à Chinon le 6 mars 1429, afin de l'aider à bouter les Anglais hors du royaume.

« Jeanne arrive. Elle surprend. Elle inquiète. Elle se dit en effet envoyée par Dieu; elle est vêtue d'habits d'homme », racontent Georges et Andrée Duby dans *Les procès de Jeanne d'Arc*.

Portée par sa vision, elle longea la Loire, atteignit Orléans qu'elle délivra en huit jours. Elle y entra le 8 mai avec les honneurs dus à son rang d'héroïne. Puis elle poursuivit les Anglais, toujours sur la Loire, à Beaugency, et conduisit Charles VII à Reims pour son couronnement le 17 juillet, avant de connaître le destin que l'on sait.

Dans leur ouvrage devenu un classique, les historiens publient les minutes du procès de Jeanne qui eut lieu à Rouen

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

végétale. Ce serait une erreur car elle ne cesse de changer de visage, de physionomie. Partout où passe la Loire pousse un arbre, une plante, de l'herbe, des fleurs, sur la multitude d'îles qu'elle dessine et redessine au fil des siècles. La Loire n'est statique que pour ceux qui ne prennent pas le temps de la regarder vraiment.

Sous les arches du pont de Beaugency, la force de son courant est variable. D'un côté lac. De l'autre torrent. Et cette eau semble teintée de multiples couleurs. Elle est parfois transparente, laissant deviner le sol de sable, mais le plus souvent verte. D'un vert aux multiples tons.

Jean-Christophe Bailly consacre quelques pages très justes à Beaugency dans *Le dépaysement, voyages en France*. Il a raison !

La Loire a dans sa couleur quelque chose qui emporte le vert au-delà de lui-même, dans une épaisseur huileuse et noire qui, pourtant, s'entrelace à un discours tumultueux de bulles et de tourbillons. Et il suffit qu'au-dessus de cette eau parfois profonde et rapide, parfois sourdement stagnante, le long des îles ou des rives ainsi que dans quantité de zones marécageuses vestiges d'un cours majeur irrégulier, des traînées de brouillard le matin ou la nuit s'éternisent, pour que quelque chose de fantomal se mette à exister – un peu comme si le fleuve, au lieu de ne faire que passer, s'attardait en rôdeur à la lisière des villes qui le bordent¹.

À midi retentit le carillon du clocher Saint-Firmin. Trois fois au cours de la journée, il se fait l'écho d'une chanson venue du fond des âges, de la guerre de Cent Ans, du règne du « petit roi de Bourges ». De cette comptine il paraît ne rester que ces mots

charmants :

Mes Amis,
Que reste-t-il À ce dauphin si gentil ?
Orléans, Beaugency,
Notre-Dame de Cléry,
Vendôme, Vendôme !

Il est temps de continuer notre route.

Sous les hauts platanes des quais, une jeune femme tient par la main un petit garçon qui s'écrie : « Maman regarde la belle Loire ! »

La vallée des rois nous attend.

1. Jean-Christophe Bailly, *Le dépaysement, voyages en France*, Seuil, 2011.

Le fleuve royal

À ce stade de notre voyage, il y a un risque. Celui d'apparaître un tantinet solennel en écrivant quelque chose comme la « Loire a fait l'histoire » ou « la Loire a vu l'histoire s'écrire tout au long de ses rives ». Pourtant, c'est ainsi, c'est l'entière vérité.

Le fleuve a effectivement accompagné l'histoire de rois : les Valois, et ceux-ci sont liés pour l'éternité à la Loire comme les Bourbons le sont à la Seine. Les premiers ont beaucoup fréquenté le fleuve, appelé depuis cette époque le fleuve royal.

C'était au temps de la Renaissance.

Pendant cent ans, c'est sur les bords de la Loire et de sept affluents que s'élèvent des merveilles. Une autre « vallée des Rois » fut ainsi promue écrivain d'un miracle français, avec ses douceurs, ses fêtes et ses tragédies. Aux fastes des chasses royales de François Ier à Chambord s'oppose l'assassinat du duc de Guise à Blois sur ordre d'Henri III. Et que de passions sensuelles ! Val d'amours, val de cours¹...

Comment arriva-t-elle à les convaincre de venir vers ses eaux ? En sortant le grand jeu. Grâce à la beauté de son corps dans cette vallée de miel, la douceur de son rayonnement où la pureté de l'air doux inonde généreusement des forêts alors giboyeuses. Et puis Paris n'était pas loin. À deux jours de cheval.

Néanmoins, avant même la Renaissance, la Loire a fréquenté

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sinistre mois de mars 1560, durant la « conjuration d'Amboise », un acte fou, l'attaque du château par un gentilhomme protestant, La Renaudie, à la tête d'une troupe de centaines de conjurés qui, fous de haine, projetaient d'enlever le tout jeune François II, le fils aîné de Henri II et de Catherine de Médicis, alors âgé de seize ans, afin d'exiger la liberté de culte. Ils voulaient surtout en découdre avec le clan des Guise. Ils visaient Blois mais ils ont touché Amboise où ils sont morts.

Il paraît que le cadavre de La Renaudie fut accroché sous un des ponts du fleuve et ses acolytes furent pendus au grand balcon du château. Aux yeux de tous et à la vue de la Loire. Beaucoup furent aussi jetés dans ses flots, dans des sacs, après avoir été dépecés.

Plus de mille morts.

À Amboise sur la Loire, l'histoire n'arrête pas de réserver des surprises au fil des époques

Au XIX^e siècle, par exemple, qui nous offre le souvenir d'Abd elKader. Cet illustre combattant, érudit, chef de guerre, fut battu par le duc d'Aumale en 1843 en Algérie lors de la fameuse prise de la smala qui porte son nom. Prisonnier, exilé en France, ce chef prestigieux fut transféré à Amboise avec sa famille et sa suite, plus de cinquante personnes, le 8 novembre 1848.

Le château fut alors transformé en palais arabe jusqu'à la venue en personne du Prince-Président Louis-Napoléon Bonaparte qui, le 16 octobre 1852, s'arrêta à Amboise pour libérer l'illustre prisonnier.

Aujourd'hui, dans le parc du château, un monument est érigé en mémoire des membres de sa suite décédés à Amboise.

Tant de personnages importants, et la Loire, toujours si

impassible. Comme si rien de tout cela n'était arrivé. Le ciel et les nuages se reflètent dans ses eaux qui frissonnent un peu en amont et en aval du pont qui traverse à la fois la petite ville et l'île qui donne deux bras à la diva de la nature.

Elle file vers l'ouest, emportant avec elle des secrets vieux de milliers d'années.

-
1. Jean des Cars, *La véritable histoire des châteaux de la Loire*, Plon, 2009.
 2. André Maurois, *Histoire de la France*, Dominique Walper, 1947.
 3. Henry James, *Voyage en France*, 1900.
 4. Ivan Cloulas, *Les châteaux de la Loire au temps de la Renaissance*, Fayard/Pluriel, 2012.

Chambord et les autres

Chambord est pour bon nombre d'amateurs d'histoire, et d'architecture, le plus beau château de la vallée de la Loire. Il en est, en tout cas, la pièce maîtresse. À un détail près.

Contrairement à d'autres chefs-d'œuvre de pierre bâtis pour la gloire des rois – et donc pour celle du fleuve dans lequel ils se reflètent – il ne se dresse pas sur ses prestigieuses rives.

Il appartient à la famille des monuments qui n'ont pas été bâtis à ses pieds, mais contribue néanmoins à sa renommée dans le monde entier. Ainsi, dans les livres ou dans les dépliants touristiques, Chambord est-il même probablement le plus représenté quand il s'agit de montrer les joyaux de la Loire. Ce qui est mérité. Après tout, on ne peut avoir une vision étroite du domaine d'exception que la nature a créé ici.

Justement, François I^{er} aurait bien aimé que le fleuve parvienne jusqu'à son château distant de celui-ci de quelques kilomètres. Mais même un roi n'obtient pas toujours ce qu'il veut. Son projet était celui d'un mégalomane il est vrai : détourner le cours de la Loire ressemblait à un travail d'Hercule. Il était irréalisable car en outre trop coûteux.

Venant d'un souverain royal sensible aux charmes féminins, ce détournement aurait été un crime. Comment un tel roi aurait-il pu en effet attenter à la beauté d'une reine ?

Modifier le cours de la Loire, quand on y pense....

Domage quand même, car la magnificence de Chambord aurait été plus éclatante encore au pied de la Loire. Cette beauté

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

état, et ennemi de tous grands qui se pouvaient passer de lui. Nul homme ne prêta jamais tant d'oreille aux gens, ni ne s'enquit de tant de choses comme il faisait ». En tous les cas, c'est sous son règne que Tours (dont il se déclarait citoyen, avec « l'intention d'user en cedit pays le surplus de nos jours »), se développa.

La broderie y fit son apparition, ainsi que l'orfèvrerie et surtout la soierie. La soie, c'est une grande affaire des bords de Loire. En 1470, Louis XI décida de la développer à la mode tourangelle. Des centaines d'ateliers, des milliers de métiers à tisser furent construits, et des milliers personnes se mirent à la travailler. Aujourd'hui encore, elle survit puisque deux soieries continuent d'œuvrer pour une clientèle huppée, dit-on. Sur un des quais de la cité, la porte d'entrée d'un vieil immeuble est surmontée d'une enseigne qui indique la présence d'une « fabrique d'étoffes de soie pour ameublement ».

La ville se développa. Belles maisons et hôtels apparurent sur la terre fertile apportée par le fleuve. Sa renommée grandit comme celle de saint François de Paul qui accompagna Louis XI dans ses derniers instants au cœur de l'ancienne demeure des Montils, devenue château du Plessis acheté en 1463, que l'histoire a retenu sous le nom de Plessis-lès-Tours, à quelques minutes de marche de la Loire.

Il en reste à peine quelques traces aujourd'hui, au fin fond de l'agglomération tourangelle ; un corps de bâtiment en briques rouges et une tour, sous des arbres épais. L'endroit paraît loin de tout, comme abandonné, même s'il appartient à la ville voisine de La Riche qui y loge une compagnie de théâtre.

Rien de tel à l'époque, comme l'indique l'historien Jean Favier dans sa monumentale biographie du roi Louis XI.

Le Plessis est formé, au milieu d'un vaste parc qui s'étend lui-même au milieu des varennnes cultivées mais inondables, de deux grandes maisons fortes, chacune pourvue d'une enceinte. L'une à l'est, est affectée aux services et à la garde écossaise. L'autre, à laquelle on accède par un pont-levis et d'une porte encadrée de deux tours, est ordonnée sur les trois côtés d'une cour que ferme, face au logis royal, un jardin séparé de la cour par un fossé. Les dimensions n'ont rien de considérable: le logis central est un bâtiment rectangulaire de briques aux arêtes de pierre blanche dont l'étage s'ouvre par six fenêtres en façade. Il est agrémenté d'un discret décor sculpté et, sur le côté, d'une tourelle avec son escalier. L'aile gauche du logis royal est faite d'un simple bâtiment de pierre à cinq fenêtres en façade. On y ajoute en 1481 une tour à deux niveaux qui n'a rien d'un donjon¹.

« En mai de cette année-là, ajoute Jean Favier, huit bateaux évacueront d'urgence le roi et son entourage à l'occasion de la grande crue de l'eau venue dedans le Plessis. » Les colères de la Loire mettent chacun sur un pied d'égalité. Elles n'épargnent pas les souverains.

À la fin de la vie de Louis XI, devenu extrêmement méfiant, la résidence se transforma en un camp retranché. Celui-ci est décrit par le chroniqueur Philippe de Commines dans ses *Mémoires* :

Tout à l'environ de la place dudit Plessis il fit faire un treillis de gros barreaux de fer, et planter dedans la muraille des broches de fer, ayans plusieurs pointes, comme à l'entrée où l'on eust entrer par les fossés. Aussi fit faire quatre moyneaux [*nda* : des tourelles de tir], tous en fer bien espais, en lieu par où l'on

pouvoit tirer à son aise : et estoit chose bien triomphante, et cousta plus de vingt mil francs : et à la fin y mit quarante arbalestriers qui, jour et nuit, estoient en ces fossés ayant commission de tirer à tout homme qui en approcheroit de nuit, jusques à ce que la porte seroit ouverte le matin. Il luy sembloit, davantage, que ses subjects estoient un peu chatouilleux à entreprendre auctorité quand ils en verroient le temps.

C'est dans cette forteresse qu'il « décéda le samedi, pénultième jour d'aoust, l'an mil quatre cens quatre vingts et trois, à huit heures au soir », ajoute Philippe de Commynes.

Charles VIII lui succéda. Nous le savons. Il avait une préférence pour Amboise mais il ne dédaigna pas Tours pour autant. La ville commença malgré tout à être délaissée par ses successeurs pourtant attachés à la Loire mais à d'autres endroits de son cours.

Puis le temps passa. Mais pas l'esprit belliqueux. Comme Tours ne sommeille pas dans une vallée de miel, la cité a eu son lot d'horreurs. Les guerres de religion l'ont elle aussi ensanglantée.

Des mois durant les Huguenots mirent la ville à feu et à sang en 1562. Ils s'en prirent notamment aux reliques de saint Martin, avant d'être mis au pas. Bon nombre d'entre eux furent massacrés et, dit un témoin, « la rivière de Loire était colorée de leur sang ». Encore une fois.

Sous le pont Wilson coule une eau claire aujourd'hui. Nous pouvons repenser à ces épisodes historiques en la regardant. Et ce qui frappe plus que jamais, c'est son indifférence face aux vilainies de l'homme à ses côtés. Telle est la nature que l'on dit sauvage. Mais qui est le sauvage dans l'histoire ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le château fut en outre le témoin de l'extinction de la dynastie des premiers Capétiens, Louis X, Philippe V et Charles IV. Vint ensuite Philippe VI, le premier roi de la branche des Valois. Et, en 1422, un homme que nous avons déjà croisé, Charles VII, le souverain qui ne pouvait siéger à Paris aux mains des Anglais, et ne put être sacré à Reims. Chinon fut la capitale d'un royaume étriqué mais, le 9 mars 1429, Jeanne d'Arc arriva. Et avec elle, le destin, la reconquête, la, car Charles VII ne fit rien quand sa libératrice tomba aux mains des Anglais et des Bourguignons. Charles VII « le victorieux » n'avait rien d'un roi à la noblesse d'âme.

Avec ses eaux, la Vienne offre aussi à la Loire, le très lointain souvenir d'une dame: elle s'appelait Agnès Sorel, la maîtresse préférée de Charles VII. Elle avait une vingtaine d'années quand ils se sont recontrés. Elle était jolie; blonde, mince, souriante.

Fait sans précédent alors, mais qui devint une habitude chez ses successeurs, Charles VII en fit sa favorite officielle. Tant pis pour l'épouse du roi, Marie d'Anjou.

Amoureux fou, il a eu d'elle quatre enfants, ce que le dauphin, Louis XI n'apprécia pas. Il détestait Agnès Sorel, la « Dame de beauté » que le peintre François Clouet a immortalisée, le sein gauche dénudé. Il la chassa même du château. Elle est morte en 1450 d'un « flux de ventre » alors qu'elle rejoignait Charles VII à Jumièges, en pleine reconquête de la Normandie. Elle avait à peine vingt-huit ans.

Elle a été empoisonnée par Louis XI, a-t-on prétendu longtemps. Ce n'est pas certain. De récentes analyses sur le gisant de la jeune femme ont bien prouvé un empoisonnement au mercure, mais ce produit lui avait été conseillé afin de soigner

une ascaridiose, autrement dit, la présence de vers dans l'appareil digestif, une maladie courante à l'époque. Le dauphin a donc été innocenté, bien après sa mort, mais pas le médecin Robert Poitevin. Celui-ci était un des exécuteurs testamentaires d'Agnès et il lui préparait ses produits. A-t-il accidentellement surdosé son remède ? Ou alors s'agit-il d'un meurtre ? Nous ne le saurons jamais.

Charles VII est mort en 1461. Ses successeurs n'ont fait, eux, que passer à Chinon. Tel Louis XII désireux de casser son mariage avec l'infortunée Jeanne, duchesse de Berry, sans jamais, dit-il, l'avoir consommé. Il y reçut César Borgia, l'envoyé de son pape de père, le 18 décembre 1498. Celui-ci confirma la bulle pontificale annulant cette union et, nous le savons, lui donna l'autorisation d'épouser la veuve de son prédécesseur Charles VIII, Anne de Bretagne.

Ce qui fut fait trois semaines plus tard sur les bords de Loire.

Dans les eaux du fleuve venues du Chinonais, se glisse aussi le souvenir de Rabelais. Colossal ! Pantagruélique ! Son ombre est encore là, à La Devinière qui, paraît-il, s'appelait à l'époque La Devinerie, l'endroit où les sorciers prédisaient l'avenir en regardant voler les oies sauvages dans une paroisse, celle de Seuilly, où se dressait une abbaye. Le jeune Rabelais y passa quelques années d'enfance. C'est ici que naquit Gargantua et qu'à peine né, le bébé grassouillet « braillait pour demander : “À boire ! À boire ! À boire !

À boire !” » dans des paysages inspirés par la région, alors que le médecin et écrivain Rabelais vivait à Lyon. C'est ici qu'eut lieu la fameuse guerre picrocholine. Nous ne manquerons pas d'en reparler.

Au bord de la Loire, entre Tours et Saumur, entre Touraine et Anjou, impossible aussi d'ignorer la petite ville de Richelieu, si proche. La ville du Cardinal, et son château qui n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir, une cité symétrique, tracée au cordeau, avec sa grande rue de plus de dix mètres de large, le long de laquelle se dressent des hôtels particuliers entourés de remparts. On y accède par trois portes monumentales.

Après Candes-Saint-Martin, il est conseillé de faire une halte à Montsoreau, toujours sur la rive gauche du fleuve. Ce n'est guère difficile car les deux villages se touchent et se confondent. *La Dame de Monsoreau* (sans t), le roman d'Alexandre Dumas, a popularisé le nom du bourg. Ainsi que celui d'une femme, Diane de Méridor, sur fond de guerres de religion comme il l'avait fait dans son roman précédent, *La Reine Margot*. L'une des dix-huit salles du monument porte son nom. Enfin pas tout à fait car, dans la vraie vie, comme l'indique un écriteau, la dame s'appelait « Françoise de Maridor, célèbre personnage du roman d'Alexandre Dumas, sous le nom de "Diane de Méridor", épouse du Comte Charles de Chambes, maîtresse du Comte de Bussy d'Amboise ».

Le fleuve n'a donc jamais vu Diane et le regrette sûrement.

Montsoreau a un château. Il présente l'inestimable particularité d'avoir été construit au pied de la Loire et non sur un coteau. Les pieds dans l'eau. Du moins, tel était le cas les siècles derniers.

Sur une toile intitulée « La ville de Monsoreau, le château et ses dépendances, vers l'an 1500 », on voit cet édifice aux tours plus nombreuses qui plongent dans le fleuve. Spectacle garanti. Et comme le remarque une brochure touristique, « au XV^e siècle, le commerce fluvial se développe dans la vallée de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avons la Loire comme argument publicitaire. À défaut d'un poème dédié au fleuve qui n'est plus guère dans l'air du temps, il faut s'accomoder de ce genre de propos en guise d'hommage à l'héroïne de notre roman.

Des propos qui, pourquoi pas, laissent aussi deviner une nostalgie venue du fond des âges, dans ce que certains appellent « l'inconscient collectif ». Ici l'inconscient des Angevins qui jadis firent entendre leur voix. Car, faut-il le rappeler, l'Anjou a su, en son temps, imposer la loi des armes et dominer son époque. On dirait aujourd'hui que le royaume d'Anjou fut une grande puissance.

Il suffit d'entrer dans la ville, dont le centre a été refait à neuf, et de se poster au pied de son château d'avant la Renaissance, au pied de la Maine (formée de la Mayenne, de la Sarthe et du Loir) qui se jette dans la Loire, un peu plus loin à Bouchemaine, pour relativiser quelque peu cette notion de « douceur angevine ».

En effet, ce château n'a rien d'une résidence à l'aspect plaisant. C'est une forteresse intimidante; une citadelle flanquée de dix-sept tours d'une trentaine de mètres faites d'ardoise et de calcaire, qui forment alternativement des bandes horizontales claires et foncées qui atténuent l'austérité du monument.

Siège de la dynastie angevine fondée par le terrible Foulque Nerra, cette enceinte a abrité par exemple Henri Plantagenêt et Aliénor d'Aquitaine au XII^e siècle. De la cité d'Angers, le duc de Normandie et comte d'Anjou, maître du sud-ouest de la France régnait aussi sur l'Angleterre. Les souverains angevins étaient ainsi plus forts que le roi de France.

Plus tard, elle a aussi accueilli le « bon roi René », un humaniste, esprit remarquable, simple et amoureux des arts, qui vit son domaine confisqué par son redoutable neveu Louis XI

qui l'annexera à la Couronne de France en 1481.

Est-ce aussi cela, la « douceur angevine » ?

En tout cas, après avoir vu la Loire au sud de la ville, il faut, sans hésiter un instant, franchir les murailles du château d'Angers afin d'admirer « la tenture de l'Apocalypse »; une vaste tapisserie d'environ cent mètres de long (elle était plus grande encore à l'origine) sur près de cinq mètres de haut. Elle a été commandée en 1374 par un duc d'Anjou, Louis I^{er}. Elle illustre l'Apocalypse de saint Jean.

Dessiné et tissé au moment de la guerre de Cent Ans, ce chef-d'œuvre monumental montre non seulement le combat du Christ contre Satan, la chute de Babylone envahie par les démons, et la Jérusalem nouvelle, mais il nous parle aussi de l'actualité de l'époque : la guerre, les épidémies, les famines. Autant de fléaux qui, bien entendu, ne nous concernent plus.

Apocalypse veut dire « révélation ». Depuis longtemps, il est en outre synonyme de fin du monde. À tout le moins de souffrances.

Dans le dernier tableau de la tapisserie, une image attire le regard, celle d'un fleuve qui prend sa source près du trône de Dieu comme l'a vu saint Jean. Et avec ce fleuve pousse l'arbre de vie.

Cette vision montre le paradis terrestre.

Se pourrait-il qu'il soit sur la Loire ?

Mais ne nous perdons pas dans de vaines élucubrations.

Plutôt que de nous demander si la Loire est une préfiguration du paradis dans notre vallée de larmes, il nous faut rappeler que le fleuve n'a pas été à l'abri de la cruauté des hommes ici-bas. D'ailleurs, pourquoi en aurait-il été autrement ?

Otage de la cruauté

Arrivés en effet à cette latitude, sur le cours de notre fleuve, nous ne pouvons jouer aux ignorants, être en quelque sorte oublieux des sévices passés, faire comme si rien n'était arrivé. Il nous faut au contraire tout dire.

En 2014, c'est l'année 1793 qui prend à la gorge, alors que sous un soleil rasant, ses flots soudain gonflés de fortes pluies passent en trombe, presque en grondant, comme s'ils pressentaient le rappel de jours horribles sur cette partie de son tracé où rôdent peut-être encore des spectres revenus de l'enfer.

Comme si la Loire d'habitude si nonchalante, indolente, paresseuse aux pieds des châteaux qui font sa gloire, cette Loire « sage et majestueuse », selon Madame de Sévigné, avait choisi ici de ne pas s'attarder. Il faut la comprendre.

Nous sommes à Saint-Florent-le-Vieil, un site d'une grande beauté qui offre une des plus belles vues sur la Loire. Une de plus à savourer, surtout avec ces eaux tourbillonnantes qui paraissent à jamais condamnées à effacer toute trace d'une horreur.

Disons-le, du mont Glonne qui la domine ici résonne encore l'écho des guerres de Vendée. Sur ce promontoire où Florent, disciple de Martin de Tours, fonda un monastère au IV^e siècle, le souvenir des souffrances ne s'effacera plus.

Le soulèvement des Chouans a commencé ici, dit-on. C'est au pied de la Loire que les paysans des Mauges se révoltèrent, en mars 1793, près de deux mois après la mort de Louis XVI.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Saint-Nazaire a, de plus, la triste particularité d'avoir été la dernière ville libérée en Europe, le 11 mai 1945. Trois jours après la signature de la capitulation du III^e Reich.

Lourd héritage. Il sera dit que la Loire placide et pacifique, dédiée à la beauté, n'a pu, à travers les siècles, éviter la folie humaine.

Achevant notre périple, et la première partie de ce *Roman de la Loire*, il semble définitivement préférable d'oublier que l'homme est un loup pour l'homme en relisant l'un des albums des aventures de Tintin, *Les Sept Boules de cristal*, dont un épisode se déroule à Saint-Nazaire. Tintin et le capitaine Haddock y sont à la recherche de Tournesol enlevé par quelques moules à gaufre.

Et en saluant la Loire, de la plage de Saint-Marc au sud de la ville, c'est sur son sable fin que Jacques Tati a débarqué en juin 1951 afin de tourner son fameux film *Les vacances de monsieur Hulot*.

Aujourd'hui, sur la corniche, une statue de l'illustre vacancier fixe la plage et la mer. Il est plaisant de penser que l'homme à la pipe regarde aussi la Loire qui se perd dans l'océan, en sifflotant l'air de la célèbre musique de son chef-d'œuvre.

La, la, la, la... la, la, la...

Seconde partie

Un fleuve à nul autre pareil

1

Une longue bataille

Nous pouvons imaginer sans peine que pendant très longtemps, bien avant que l'homme, à la fois prédateur et bâtisseur, s'installe sur son cours, cette chère Loire a su prendre ses aises. Libre, détestant les limites, elle a, au gré de ses envies, allongé ses flots sur un lit d'une largeur provocante. Des kilomètres. Dix, parfois, dans l'Orléanais ou en Anjou. Elle jouait alors avec les forêts, les plaines, les marécages, s'étendant là où elle le désirait. Seule au monde.

Ainsi a-t-elle très tôt marqué de son empreinte la nature qui s'efforce d'accompagner sa marche. En fonction des saisons, elle partait sans cesse vers des horizons inconnus, à la conquête de nouveaux territoires au point de transformer en d'immenses lacs de paisibles campagnes, ou revenait sagement dans son lit mineur quand les basses eaux étaient de rigueur, sous le soleil. Bref, elle n'en faisait qu'à sa tête.

Puis apparurent les premiers riverains baptisés Ligériens.

Alors a commencé une rude bataille entre eux et elle. Bien sûr, ses premiers voisins, intimidés par tant de liberté, n'ont pas été tout de suite trop regardants, installant leurs gîtes précaires à bonne distance de son cours mais, au fil des siècles, leurs descendants ont eu moins de scrupules, portés par un dessein devenu une obsession: se rendre maître du fleuve afin de vivre à ses côtés et profiter de ses bienfaits.

Comme un fauve destiné au cirque, il fallait le dompter.

Ainsi la Loire, oui la Loire, a-t-elle été contrainte par l'homme. Cependant, avec une constance que l'on aurait tort

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Cette année-là, la Loire creusa plus d'une centaine de brèches dans les levées. Cent mille hectares furent inondés, trois ponts détruits.

Aujourd'hui, les Ligériens peuvent dormir tranquilles, paraît-il. Les « guetteurs du fleuve » sont vigilants. Ils scrutent le fleuve trois cent soixante-cinq jours par an ainsi que le ciel. Tant mieux car, désormais, quelque trois cent mille personnes vivraient en zone inondable, là où il ne fallait pas construire...

Le risque de crue catastrophique de la Loire est considéré comme le troisième risque naturel en France, après une inondation de Paris et un tremblement de terre dans le midi...

-
1. Maurice Genevoix, *Rémi des Rauches*, Flammarion, 1922.
 2. Philippe Vigier, *Une histoire de la Loire*, Ramsay, 1986.

Quand la Loire était navigable

Embarquer sur la Loire, c'est un peu comme partir pour un continent inconnu.

Un coup de perche sur le fond afin de propulser notre barque à fond plat sur ses flots et nous nous sommes tout de suite retrouvés non pas sur un banal cours d'eau, évidemment, mais sur un territoire singulier, fait d'îles, de bancs de sable, de mares et même de torrents créés par de soudaines différences de niveaux du lit du fleuve, sous les ponts tout particulièrement.

Toute la difficulté est là; naviguer sur la Loire, c'est trouver le courant et la profondeur suffisants pour entreprendre un voyage en évitant les pièges. Nous, nous avons fini par le trouver notre cap, en nous faufileant prudemment entre des eaux peu profondes d'où émergeait parfois de la caillasse peu engageante.

Alors, nous nous sommes laissés porter vers l'ouest, oubliant la ville devenue rumeur, pénétrant dans un pays où seuls le chant de l'eau et celui des oiseaux font la loi. Autant dire dans le silence. Flottant nonchalamment sur un de ses bras, nous avons avancé lentement au rythme de son courant d'été, la vitesse d'un cheval au trot. Même à cette allure, la Loire, sûre d'elle-même, avait un air de majesté. Elle faisait penser à une phrase de Chateaubriand dans la *Vie de Rancé* : « Je vais retrouver la Loire non loin du parc abandonné, elle ne voit pas la désolation de ses bords: les fleuves ne s'embarrassent point de leurs rives. »

À ce moment-là, la civilisation était reléguée à l'arrière-plan,

dans les lointains. Seule comptait la vision des îles sur un fleuve dont parfois on ne voyait justement pas les rives, tant elles étaient éloignées de nous. Nous étions alors sur le territoire de la Loire.

Emportés sur l'embarcation de bois foncé, couverte de cordes et de soleil, comme des invités privilégiés, il était temps que nous réalisions à quel point le fleuve fut une des principales voies navigables du pays. Avec la famille de ses affluents, il dessine en effet un vaste réseau qui irrigue près de 20 % du territoire français. Sans compter qu'avec ses canaux, il permet, on le sait, un passage entre l'Atlantique et la Méditerranée.

Désormais, il faut avoir une imagination très fertile pour espérer se représenter la vie d'antan sur ses flots. Là où l'eau claire – qui laisse voir le fond que parfois on peut toucher en allongeant le bras – coule entre les îlots de sable dans une quiétude ponctuée de cris de mouettes, car l'océan n'est pas loin finalement, il y avait jadis un mouvement incessant d'embarcations dans le sens ou non du courant.

À leur bord s'élevaient les cris et les chants des bateliers, tandis que des quais encombrés de mille choses parvenait la clameur des portefaix qui chargeaient, déchargeaient, transportaient les marchandises acheminées grâce à son cours.

C'est un moment de gloire qu'il nous faut évoquer.

Avant même l'occupation romaine, il paraît que l'on naviguait déjà sur la Loire. Au temps de la préhistoire par exemple. Au Grand-Pressigny, pas si loin de ses rives, en Touraine, on sait que le silex était voyageur, le long des cours d'eaux, de notre fleuve surtout. Celui-ci se souvient-il des Nautes, ces marins de la première heure ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En ce lieu, le fleuve a dessiné une île oblongue parsemée de bouquets d'arbres qui semblaient se disputer la place et dans les branches desquels s'ébrouaient les oiseaux. On entendait le plissement de leurs ailes. Ils travaillaient, s'envolaient et revenaient, montant et descendant dans le ciel pur. C'était un moment de grâce bercé par une brise tiède. Quand, lors de rares instants, les oiseaux se taisaient, le silence était alors troublé par le bruissement des feuilles de ces arbres dont on dit, qu'à l'instar des Jussies exécrées, certaines espèces sont exotiques et ont été amenées là, par hasard, des tropiques à bord de bateaux. Il a suffi d'une pousse ou deux et ils ont prospéré.

C'est au beau milieu de ce genre de réserve que l'on réalise à quel point la Loire est la digne représentante de la nature, qui plus est, souvent dans un environnement urbain. Un ruban de verdure et d'eau entre le béton, le bitume. À l'époque de l'écologie triomphante, les villes qu'elle traverse sont, par conséquent, à ses pieds dans tous les sens du terme. Il s'agit maintenant de la préserver. On la protège tout en respectant ses humeurs. Il était temps.

Cette langue de sable sous nos yeux, sera-t-elle encore là dans un an, dix ans, un siècle ? Par caprice, ne prendra-t-il pas l'envie à la Loire de l'effacer, la submerger, la déplacer ? Les îles du fleuve sont comme les dunes du désert, éphémères.

Un clapotis se fait entendre. Un poisson a voulu goûter l'air un instant alors qu'un couple d'oiseaux a l'air de se quereller.

Et toujours ces feuilles caressées par le vent d'ouest.

Ce poisson, était-ce un de ces saumons qui font la réputation de notre cours d'eau si exceptionnel ? Était-ce cette

formidable créature qui remonte son cours sur des centaines de kilomètres afin de se reproduire en hiver dans des eaux claires et bien oxygénées ? Peut-être y en a-t-il ici, au détour de l'île, de ces œufs déposés par les femelles sur cette terre graveleuse ? Peu probable. Ce n'est plus de saison. Les petits sont nés déjà. Ils resteront un ou deux ans dans le lit de la Loire avant de regagner l'océan puis, plus tard, ils reviendront pour se reproduire.

Émouvant cycle naturel qui a pour cadre la Loire.

Mais des saumons, il y en a de moins en moins. L'homme a mis tant d'obstacles sur leurs routes qu'ils sont toujours moins nombreux à tenter la grande aventure. La pêche ancestrale a été interdite cependant.

C'est déjà cela. Elle consistait à tendre des filets d'une rive à l'autre du fleuve, créant ainsi un barrage fatal pour ces poissons qui, dit-on, vivent au sud du Groenland quand ils ne sont pas en mission commandée dans les eaux ligériennes.

Comme le note aussi le Conservatoire cité plus haut, « les îles et les "boires" abritent une flore d'une grande diversité spécifique et sont également des sites de reproduction indispensables pour certaines espèces animales ».

Des poissons par exemple, il y en a d'autres en effet, et de toute espèce dans les eaux du fleuve. On y trouve, entre autres, l'alose, le mulot, la lamproie, la truite et même l'anguille qui, elle, va se reproduire dans l'océan. À chacun ses habitudes...

Dans cette liste, il ne faut pas oublier une véritable terreur. Certains diraient une vraie plaie : le silure. À ce jour, nous n'avons pas entendu parler de morsures causées par ce monstre qui se tapit dans l'obscurité mais cela reste à vérifier...

Le silure, le nouveau venu dans le cours du fleuve, semble s'être échappé d'un élevage du docteur Folamour tant il est étrange, effrayant même, avec ses moustaches, sa gueule démesurée et sa taille ahurissante. Il peut faire plus de deux mètres de long et peser plus d'un quintal. Évidemment, il s'est senti bien dans les eaux de la Loire et il s'y est reproduit. Des photos chocs publiées dans la presse locale en montrent des spécimens tenus avec difficulté, en guise de trophées, par des pêcheurs dont l'hilarité le dispute souvent à la perplexité.

Et puis il y a ces oiseaux qu'on entend tellement chanter sur la Loire. On dit que plus de deux cents espèces s'épanouissent sur le fleuve. On en compte quasiment autant qu'en Camargue. Peut-être plus.

Chacune d'entre elles a sa vie, ses préférences. Le busard cendré ou le faucon crécelle paraît préférer sa source. Comme le faucon pèlerin ou l'hirondelle de rocher. Un peu plus loin, le fleuve accueille des hérons, cendrés ou pourprés, qui renaissent depuis quelques années, car la Loire, désormais protégée, est pour eux un refuge.

Dans la moyenne vallée, il est souvent question des sternes. Leurs cris sont stridents. Les gris clairs sont des sternes pierregarins. Il y a aussi des sternes naines. On peut aussi apercevoir des goélands avec leurs pattes jaunes comme leur bec.

Le nom de certains de ces oiseaux est amusant parfois : aboyeur, gambette, cul-blanc. Ceux-là, comme les martins-pêcheurs ou les hirondelles, habitent les environs. Ils y ont leurs habitudes.

Ce n'est pas comme les fascinants oiseaux migrateurs; ceux qui passent l'hiver au Sénégal, comme les sternes, encore eux (à bec rouge ou à bec jaune), mais aiment nidifier dans la tranquillité des îles de la Loire, du moins quand des importuns

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'envahisseur en sauvant l'abbaye de Seuilly.

Ce héros, écrit-il, est jeune, fier, pimpant, joyeux, pas manchot, hardi, courageux, décidé, haut, maigre, bien fendu de gueule, bien servi en nez, beau décrotteur de vigiles et, pour tout dire, en un mot, un vrai moine s'il en fut jamais depuis que le monde moinant moine de moinerie ; au reste, clerc jusques aux dents en matière de brèviaire.

Or, frère Jean n'a qu'une idée en tête : fonder une autre abbaye, « à son idée ». Ce sera l'abbaye de Thélème, un vaste monument, « jousté la rivière de Loyre », c'est-à-dire le long de la Loire.

D'ailleurs, « la Loire coulait au nord et sur sa rive se dressait une des tours, baptisée Arctique ». Sur le bord du fleuve fut ainsi créée une abbaye d'un genre particulier, sans murailles, où hommes et femmes étaient accueillis pour se recueillir.

Dans cette abbaye, le libre arbitre était roi. D'ailleurs la règle de ce lieu était :

Fais ce que voudras, parce que les gens libres, bien nés, bien éduqués, vivant en bonne société, ont naturellement un instinct, un aiguillon qu'ils appellent l'honneur et qui les pousse toujours à agir vertueusement et les éloigne du vice.

Vers la Loire, vers Candès et Montsoreau, on recherche les traces de l'abbaye car elle a existé, c'est certain. Avec le temps, le monde imaginaire d'un écrivain finit par se confondre avec la réalité. Où sont les restes de la tour Arctique ? Après tout, l'abbaye de Seuilly est toujours là, elle, ainsi que le village de Lerné ou de la Roche-Clermault...

l'enseignement de son maître spirituel, François Rabelais, humaniste et truculent écrivain de la joie de vivre, et aussi [de] célébrer les vertus du vin de Chinon dont chaque dignitaire se veut d'être l'ambassadeur passionné ».

L'heure est aussi venue de lever un verre à la mémoire de François Rabelais, « l'abstracteur de quinte essence », et à ce qu'il nous a si généreusement offert: l'humanisme.

-
1. Mireille Huchon, *Rabelais*, Gallimard, 2011.
 2. Rabelais, *Gargantua*, prologue, Seuil, 1973.
 3. *Idem*.

Le fleuve de l'esprit

Il n'y a pas que les menus plaisirs d'ici-bas. La Loire ne serait pas non plus la Loire sans la vie spirituelle qu'elle a inspirée. Il ne s'agit pas seulement, ici, de la foi, cela serait déjà beaucoup, mais de la vie de l'esprit en général, portée avec ferveur par ses rives. Un homme en est sans doute l'incarnation. Il fut un admirateur du fleuve qui selon lui est « l'éternel emblème des durs travaux d'Adam ».

Son nom ? Max Jacob, le « poète pénitent ». Il vint trouver refuge au bord de la Loire, à Saint-Benoît. Aspirant à s'éloigner de la frénésie parisienne, il fut longtemps en quête de calme, de silence, à la recherche de la sérénité, et même de recueillement depuis sa « vision christique » de 1909, c'est-à-dire l'apparition, chez lui, d'une « image sacrée » : « Il y avait sur mon mur un Hôte », écrira-t-il.

On ne peut que trouver belle cette histoire qui finit mal.

Cet homme, ami des cubistes et des surréalistes, né pour créer (auquel Picasso dit un jour: « Tu es poète ! Vis en poète ! ») connut à Montmartre, puis du côté du Montparnasse des grandes années, tous les poètes, écrivains et peintres géniaux du début du XX^e siècle. La liste donne le vertige : Apollinaire, Pierre Mac Orlan, Modigliani, Utrillo, Van Dongen, Paul Fort...

Fabuleuses et effervescentes souvent orageuses camaraderies, des vies désargentées, parfois tragiques, des nuits éblouissantes dont Max est l'animateur incontesté, l'enchanteur serait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La Loire refuge

La fin de notre voyage approche et il nous faut une nouvelle fois remonter le temps.

Nous savons que la Loire fut la spectatrice de la Renaissance. Ses rois trouvèrent en elle une inspiratrice.

Il faut maintenant remarquer que plus tard, bien plus tard, elle a en outre été un refuge inespéré lors d'autres époques cruciales de l'histoire de notre pays. Le cours du fleuve a, en effet, été considéré comme une manière de frontière entre le danger venu du nord et la sécurité même éphémère le long de sa rive gauche.

Entre les deux rives, les ponts qui le franchissent ont donc eu un intérêt stratégique. C'est pour cette raison d'ailleurs qu'ils ont autant souffert.

Sur la route du sud-ouest et de l'Espagne, Tours est la preuve, on n'ose dire éclatante, de cette intéressante position géographique. Aujourd'hui, nous parlerions de l'intérêt géopolitique de la ville.

L'ancienne capitale du royaume de France a été la cité où se sont réfugiés les représentants de la République en danger au cours de ces deux derniers siècles. La Loire comme fleuve du recours. Presqu'un baume lorsque les périls surviennent et lorsque la capitale est menacée.

Ce fut le cas en 1870, après la défaite de Napoléon III à Sedan, à la fin du Second Empire, quand la République fut de retour et un gouvernement de la défense nationale constitué.

Face à l'avancée des Prussiens vers Paris puis à l'encerclement de la ville lumière, Léon Gambetta innova en s'y échappant en ballon.

Il vint trouver refuge sur les bords de Loire. Le 9 octobre, il arriva à Tours.

Selon un journal de l'époque, « Aux nombreux cris de “Vive la République et vive Gambetta !” qui l'ont salué à son arrivée, il n'a répondu que par ces mots laconiques : “Toute l'armée de la Loire sur Paris !” »

Il demeura trois mois dans la capitale de la Touraine, devenue la ville ligérienne du sursaut d'où il tenta de diriger la résistance à l'envahisseur.

Il y leva des armées dont celle qui a emprunté le nom du fleuve : l'Armée de la Loire sous le commandement du général Chanzy. Celle-ci a combattu dans la région d'Orléans. En vain.

La cité fut envahie par les Prussiens au début de 1871 ainsi que Blois.

Les troupes allemandes arrivèrent à Tours le 19 janvier. Elles bombardèrent le nord de la ville puis franchirent le fleuve en masse. Elles défilèrent sur le « pont de pierre », l'un des rares à ne pas avoir été détruit.

Il le sera, nous le savons, soixante-neuf ans plus tard.

Auparavant, Tours a eu encore rendez-vous avec la guerre. Celle de 1914-1918, loin de la ligne de front, certes, mais de plain-pied quand même dans le conflit.

La cité a en effet accueilli l'armée américaine après l'entrée en guerre de Washington, le 6 avril 1917. Le fleuve a vu débarquer sur ses rives les soldats venus d'outre-Atlantique et Tours est devenue le quartier général des SOS, les *services ofsupply*. On dirait aujourd'hui la base logistique des

combattants.

La cité a accueilli plusieurs fois le commandant en chef des forces américaines, le général John Pershing.

Des mois durant, les Tourangeaux ont vécu à l'heure américaine, découvrant de nouvelles manières de vivre, de nouveaux sports et de nouvelles musiques. C'est ainsi que la Loire est une des premières en Europe à avoir découvert le jazz...

Et comme le fera plus tard une autre génération de combattants engagés sur le sol français, les soldats n'ont eu de cesse de distribuer nourriture, friandises, cigarettes à la population sous le charme. Généreux oncle Sam dont la bannière étoilée flottait dans toutes les rues de Tours.

Aujourd'hui encore un monument rappelle cette époque. C'est une fontaine d'une blancheur toujours éclatante, entretenue par les États-Unis. Elle est surmontée d'une statue en bronze qui représente un Indien et un aigle.

Ce mémorial est au bord du fleuve, sur les quais, à côté de la bibliothèque principale de la ville, non loin de ce fameux « pont de pierre », baptisé, on le sait, pont Wilson, du nom de l'ancien président américain pendant le premier conflit mondial.

Vingt-deux ans après la signature de l'armistice, une nouvelle guerre planétaire se déclara. En juin 1940, le gouvernement français choisit de se replier d'abord à Tours puis à Bordeaux, face à l'avancée des troupes nazies.

La Loire prit alors, durant quatre jours, la place de la Seine comme fleuve de la capitale.

Le 13 juin, l'avion du Premier ministre britannique Winston Churchill survola le fleuve avant de se poser sur l'aérodrome de la ville chérie de Louis XI ainsi que son escorte de douze

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- e Roman de l'Élysée*, François d'Orcival.
- e Roman de Tolède*, Bernard Brigouleux et Michèle Gayral.
- e Roman de l'Italie insolite*, Jacques de Saint-Victor.
- e Roman du Festival de Cannes*, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks
- e Roman des amours d'Elvis*, Patrick Mahé.
- e Roman de la Bourgogne*, François Céséra.
- e Roman de Rio*, Axel Gyldén.
- e Roman de la Pologne*, Beata de Robien.
- es Fabuleuses Histoires des trains mythiques*, Jean-Paul Caracalla. *Les Romains de Venise*, Gonzague Saint Bris.
- e Mystère des Tuileries*, Bernard Spindler.
- e Roman de la Victoire*, Bertrand de Saint-Vincent.
- e Roman de Québec*, Daniel Vernet.
- e Roman de Mai 68*, Jean-Luc Hees.
- e Roman d'Israël*, Michel Gurfinkiel.
- e Roman de Bruxelles*, José-Alain Fralon.
- e Roman de Pékin*, Bernard Brizay.
- Obama, Le Roman de la nouvelle Amérique*, Audrey Claire.
- e Roman de mes chemins buissonniers*, Jean-Pierre Fleury.
- e Roman du désert*, Philippe Frey.
- e Roman d'un pianiste*, Mikhaïl Rudy.
- e Roman de Bretagne*, Gilles Martin-Chauffier.
- e Roman de Madrid*, Philippe Nourry.
- e Roman de Cuba*, Louis-Philippe Dalembert.
- e Roman de Marrakech*, Anne-Marie Corre.
- e Roman du Mexique*, Babette Stern.
- e Roman du Vatican secret*, Baudouin Boallert et Bruno Bartoloni.
- e Roman de Nice*, Jean Siccardi.
- e Roman de Saint-Tropez*, Nicolas Charbonneau.
- es Amours de Hollywood*, Pierre Lunel.

- e Grande Épopée de la traversée de la Manche*, Albéric de Palmaert.
- e Roman de la chanson française*, David Lelait-Helo.
- e Roman du Jardin du Roy*, Philippe Dufay.
- e Roman de l'âme slave*, Vladimir Fédorovski.
- e Roman du loup*, Claude-Marie Vadrot.
- e Roman de l'Inde insolite*, Catherine Golliau.
- e Roman du cinéma français*, Dominique Borde.
- e Roman de Belgrade*, Jean-Christophe Buisson, prix de la Fondation Karic 2010.
- e Roman de Tolstoï*, Vladimir Fédorovski.
- e Roman de la Rome insolite*, Jacques de Saint Victor.
- e Roman de Saïgon*, Raymond Reding.
- e Roman de Napoléon III*, Christian Estrosi et Raoul Mille.
- e Roman de Biarritz*, Sylvie Santini, prix des Trois Couronnes 2010.
- e Roman de l'Orient insolite*, Bernard Saint Bris.
- e Roman des maisons closes*, Nicolas Charbonneau et Laurent Guimer.
- e Roman de Sissi*, Elisabeth Reynaud.
- e Roman des Marins*, Laurent Mérer.
- e Roman des Provinces*, Jean Siccardi.
- e Roman de Hemingway*, Gérard de Cortanze.
- e Roman des papes*, Bernard Lecomte.
- e Roman des morts secrètes de l'Histoire*, Philippe Charlier.
- es Romans du Mont Saint-Michel*, Patrice de Plunkett.
- e Roman de la Louisiane*, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.
- e Roman de l'espionnage*, Vladimir Fédorovski.
- e Roman du Juif universel*, Elena Bonner, André Glucksmann.
- e Roman de Raspoutine*, Vladimir Fédorovski, Grand Prix Palatine du roman historique 2012.

- e Roman des aventuriers, François Cérésa.*
- e Roman du siècle rouge, Alexandre Adler, Vladimir Fédorovski.*
- e Nouveau Roman de l'Elysée, François d'Orcival.*
- e Roman de la Syrie, Didier Destremau, Christian Sambin.*
- e Roman de la gauche, Hervé Bentégeat.*
- es Romans de la Corse, Angèle Paoli, Paul-François Paoli.*
- e Roman de Londres, Nelson Monfort.*
- e Roman du Rock, Nicolas Ungemuth.*
- Mississippi. Le roman fleuve de l'Amérique, Bernard Brigouleix, Michèle Gayral.*
- e Roman du parfum, Pascal Marmet.*
- e Roman des tsars, Vladimir Fédorovski.*
- e Roman de Charles Trenet, Nelson Monfort.*
- e Roman des héroïnes de Dieu, Louis Daufresne.*
- e Roman de Charlotte Corday, Hélène Maurice Kerymer.*
- e Roman du masque de fer, Michel Ruffin.*
- e Roman de la Perestroïka, Vladimir Fédorovski.*
- e Roman de l'Allemagne, Michel Meyer.*
- e Roman de Jérusalem, Tania Velmans.*
- e Roman du café, Pascal Marmet.*
- e fabuleux destin du Liban, Didier Destremau.*
- e Roman des espionnes, Vladimir Fédorovski.*
- e Roman de Louis XIV, Ivan Gobry.*



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
284/2014

Éditions du Rocher
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi
98000 Monaco
www.editionsdurocher.fr

Imprimé en France
Dépôt légal : mars 2014
N° d'impression: